

VENERIE

la chasse aux chiens courants



L'ÉQUIPAGE DE POUSSIGNAC

Lundi 3 mars 1930

Remisé un lièvre derrière la Burthe. Nous partons vers Mahon, reculons puis traversons la route vers le Ballion. Relancé au Pont de Sarraute, il est pris à la Calle après deux heures dix de belle chasse. C'est le douzième.

Jeudi 6 mars 1930

Lancé un chevreuil au Moulin du Juge. Après une chasse de deux heures dans Villemègea, se fait relancer au Pont du Guignet. Hallali, c'est le onzième, etc.

Sur un petit carnet de poche, daté de 1930, je retrouve ces quelques souvenirs de mon grand-père Martin-Naudon.

Dimanche 10 février 1991

Rendez-vous à l'Abeillera à douze heures. Attaqué trois animaux qui tournent en rond pendant une heure trente. Sans pouvoir en échauffer un, je décide de tout arrêter et de changer de coin. Nous attaquons à quatorze heures un grand brocard à Inoscle. Par ce temps de neige, la voie est certainement légère. Cela part très bien vers Triscos et Balizac où un premier change saute, avant que nous arrivions à la Croix des Morts. Très vite nous traversons les marais de Bauchic, alors que l'animal est vu régulièrement à deux ou trois minutes devant les chiens. Une deuxième fois, nous croisons deux animaux avant d'arriver à la Ferrière. Là, notre chevreuil remonte l'eau sur une centaine de mètres avant de filer vers Castelnau. Puis, il double sur les allées de l'Aïrial avant de revenir à l'eau après une belle série d'étoiles. Nouveau change, encore deux animaux. La voie est de plus en plus légère car notre animal a sûrement pris de l'avance. A ce moment-là, notre bonne chienne Voiture reprend une voie très froide, enfilant tout un petit layon sur trois cents mètres et sur le recul. Brindille relance notre grand brocard après deux heures de belle chasse. Les chiens resteront très vifs jusqu'à l'hallali, une heure quinze plus tard, à la Croix des Morts. C'est le douzième de la saison.



M. Henri de Cerval, maître de l'Équipage de Poussignac.

(Photo : S. Levoye)

Entre ces jours de chasse, un peu plus de soixante ans, mais toujours la même passion familiale. Il y a quelques mois, Pierre Bocquillon me demandait de bien vouloir essayer de vous présenter « Poussignac », de vous parler un peu de notre région et de ses équipages, de nos avantages mais aussi de nos contraintes, de nos traditions communes à tous mais aussi de nos coutumes locales.

L'Équipage de Poussignac sous sa forme actuelle existe depuis 1970.

Le vendredi saint de cette année-là, avec mon beau-frère Anthony de Roquefeuil, nous sommes allés à Thiviers-en-Charente chercher un lot de douze chiots que mon père s'était procuré chez M. Voisin. Ce fut la souche de notre élevage et le commencement de la meute. Au cours de l'été qui suivit, nous leur trouvâmes un fantastique moniteur qui s'appelait « Quick ». Grand-Anglo, ce chien chassait dans les montagnes ariégeoises. Le jour où mon père l'acheta, nous l'essayâmes dans ces montagnes où courant d'un versant à l'autre, ce fut un spectacle inoubliable.

Il nous aida à déclarer nos Poitevins, très typés, qui se révélèrent vite de formidables chasseurs.

Dur-à-cuire, Damoiselle, Dagobert et les autres nous permirent dès la première année de prendre quelques animaux.

Mon père, grâce à son métier d'agriculteur, à ses responsabilités professionnelles et locales, et surtout à ses attaches landaises par ma mère, n'avait eu aucun problème pour faire de Saint-Symphorien le centre de son territoire. Il faut vous dire que ce village, dont trois rues portent le nom de mes aïeux, fut pendant vingt-cinq ans le lieu de résidence de mes parents. La plupart de nos suivants d'aujourd'hui furent, il y a quelques années, les camarades de classe, soit de mes sœurs, France et Béatrice, soit de moi-même, à l'école communale. Actuellement encore, nos racines y sont profondes et marquées par nos propriétés forestières. Je vous dis cela en pensant aux problèmes souvent créés par les territoires. Le nôtre s'est fait de façon presque naturelle et tout simplement.

Pendant les dix premières années nous y avons chassé mon père, moi-même, ma sœur Béatrice, son mari et bientôt les petits-enfants. Ma sœur France était partie dans les forêts du Poitou où nous avons toujours reçu un accueil chaleureux pour suivre le courre du cerf.

Chassions-nous en famille ou par égoïsme, je ne le sais pas très bien. Mais, toujours est-il que rapidement le cercle prit de l'importance. Mon beau-père venait de prendre sa retraite quand les Descamps, Bernard Despax et les Roquette-Buisson nous rejoignirent dans les années 1980. Mon père me passait de plus en plus la responsabilité des chasses. La famille s'agrandissait et l'équipage aussi avec les Villaines, F. Brière et d'autres petits-enfants.

Nous étions régulièrement le dimanche une quinzaine à cheval, c'était beaucoup.

Au chenil, il y avait un homme pour soigner les chiens mais personne à la chasse.

Nous trouvions tous que le métier qu'il y aurait exercé ferait des envieux parmi nous. C'est cet homme qui, la première fois que je fis connaître la maison à Corinne et lui montrai les chiens au chenil, arriva avec sa trompe en tenant sa toque basse. S'adressant à nous, il dit : « les honneurs pour M. le Vicomte et sa fiancée ». Je ne sais pas où il avait pu trouver ces divers titres, mais manifestement, il était dans la « voie ».

Le fait de ne pas avoir de valet de chiens à la chasse m'oblige à un nombre de voyages incalculables, entre Bazas et Saint-Symphorien, pour chercher le chien égaré la veille, ou perdu l'après-midi. Je dois prévoir aussi des retours en camion à des heures impossibles, après d'excellents dîners. Il faut, en rentrant, donner à manger aux chiens, les congratuler alors que

je pense beaucoup plus à trouver le sommeil, mérité ou pas. Mais, finalement, je crois que cela me manquerait beaucoup de ne pas agir ainsi.

Je suis toujours suivi par mon fils Jean avec lequel, au gré de la journée écoulée, soit pas un mot n'est échangé, soit nous faisons à deux une splendide chorale.

C'est dans cette atmosphère que mon père disparut en 1987. Il avait été désigné en 1979 pour assurer la délégation régionale en remplacement de Jean Cruse. Je pense qu'il représentait assez bien, par ces diverses fonctions et par notre façon de pratiquer la vénerie, une certaine synthèse de la chasse dans le sud-ouest. Aujourd'hui je m'efforce, dans un contexte semblable mais constamment remis en cause, de continuer à entretenir la même ambiance au sein de notre équipage et parmi les trente-cinq autres de ma région. J'espère que mon fils assurera la relève aidé de ses cousins et amis. Il est difficile de raconter en quelques lignes les bons moments ou les mauvais. La vie d'un équipage est un peu comme la marche d'une journée de chasse. Quand ça ne va pas très bien, on est toujours plein d'espoir, alors que quand tout roule on se dit, quand est-ce que ça va casser ?

La façon de chasser dans les Landes n'a rien de particulier. Un bon chien est bon partout, un bon veneur également. Ce qui est certain, c'est qu'il faut s'adapter au milieu et celui-ci a terriblement changé en quelques années.

Si mon père n'avait pas d'homme

à cheval, il a toujours eu sur place un ou deux suiveurs passionnés qui faisaient le bois. Il n'y a pas longtemps, dix ans à peine, que Robert et Jean-Pierre, chaque matin de chasse, partaient avec leur chien chercher un animal dans Villemegea ou ailleurs.

Aujourd'hui, il n'est pas rare de croiser durant les laisser-courre plus de vingt animaux. De ce fait, malgré la sagesse des chiens, nous sommes contraints d'être beaucoup plus près d'eux, d'avoir des réactions plus vives et de perdre le moins de temps possible. Les grosses chasses de cinq ou six heures sont finies, ou bien rares, car elles comprenaient souvent un défaut de deux heures, ce qui n'hypothéquait en rien le devenir de la journée.

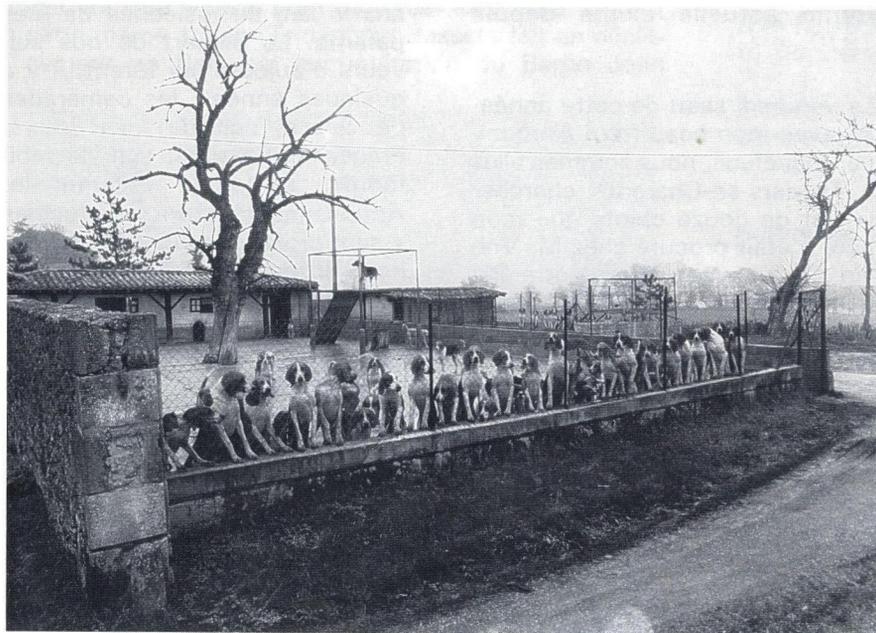
De nos jours, redresser un défaut de la sorte relève de l'exploit vu la quantité de voies plus ou moins chaudes, croisées pendant ce laps de temps. Les chiens qui ralliaient votre cheval au premier change, mieux vaut maintenant presque les oublier.

Comment demander à trente chiens d'âges et de confirmations différents de ne pas bouger après avoir mis vingt animaux debout. Je me souviens d'une chasse près des cultures, il y a une quinzaine d'années. Nous avions poussé très fort un grand brocard, jusqu'au relancer final en bordure de la route d'Argelouse. Tout à coup, alors que la meute se récrie gaiement, Képi, notre grand chien de l'époque, emprunte à contresens de la chasse, cette même route direction les camions, plein train, la queue basse.

Mon père va le cajoler et le ramène calmement pendant que nous arrêtons la tête. Très vite nous nous retrouvons sur notre route, tous penauds, alors que notre animal est sûrement sur ses fins. Une heure et demie plus tard, sur le haut du talus, à deux mètres de l'endroit où nous nous étions arrêtés, Képi relance et prend en quelques mètres son brocard.

Notre première prise fut une chèvre. Un jeudi, alors que je devais en principe être à la faculté, j'étais en réalité avec mon père. Nous avons chassé cette chèvre très vite, jusqu'au pont de Lailley, après s'être fait relancée. Elle avait dû prendre l'eau et nous étions en défaut.

Soudain, mon père eut l'idée géniale de regarder dans l'une des buses du pont. Des buses de qua-



Le chenil à Bazas.

(Photo : S. Levoye)



Rendez-vous. Décembre 1990.

(Photo : S. Levoye)

rante à cinquante centimètres de diamètre qui faisaient petites à côté de sa corpulence. Il était tellement large d'épaules qu'une fois, en s'amusant chez lui, il enfila une trompe. Il fallut toutes les contorsions du monde et deux amis pour lui retirer cet instrument, qu'il trouva ensuite pas du tout adapté à sa personne. Bref, il entrevit sa chèvre au milieu de la buse et l'excitation du moment aidant, s'y glissa, hurlant et appelant ses chiens. Je mis bien dix minutes à dégager tout le monde par les pieds, lui, ses chiens et sa chèvre. Depuis lors, une quinzaine d'animaux furent pris chaque saison, avec une régularité presque déconcertante.

Pour nous, la saison officielle commence le 15 septembre. Pendant une quinzaine de jours nous profitons beaucoup de ces départs de chasse dans les brumes du matin à cause de la chaleur. Mais, très vite, les premiers vols de palombes attirent davantage notre attention vers le ciel que vers la recherche du vol-cel-est. Par consensus général, nous nous arrêtons pendant un mois et demi. Cela ne nous coûte pas trop car, comme tous les habitants de la région nous vivons au rythme des passages de l'oiseau bleu et nous partageons ce contexte. Bien sûr, grâce à l'amabilité d'amis très chers, MM. Despax, Dominique Vidal, Garry Loustalan, nous essayons de sortir vingt chiens confirmés tous les dix jours, à droite ou à gauche, sur des territoires un peu éloignés que les palombes délaissent.

Mais, la vraie saison commence le 11 novembre. C'est à ce moment que la plupart des boutons nous rejoignent et que les jeunes chiens sont mis à la chasse. Tout est prêt le 10 décembre, le lot de l'année devant être forgé en cinq ou six chasses. A partir de là, régulièrement, chaque jeudi et dimanche, nous nous retrouvons à onze heures pour un petit déjeuner copieux au restaurant de Saint Léger de Balson, lieu de rencontre habituel où je fixe le rendez-vous. Le jeudi, nous sommes généralement deux ou trois à cheval, suivis par un nombre égal en voiture : mon épouse, Jean-Pierre, Robert et Philippe qui vient de Bordeaux. Le dimanche, ce nom-

bre est multiplié par trois ou quatre.

Ce petit groupe permet à chacun de trouver sa place, et la motivation aidant, je reconnais que je suis très épaulé.

Pour qui n'a jamais traversé les Landes, il est difficile d'imaginer notre territoire. Je vous dirai bien qu'il est merveilleux mais j'ai peur de faire des curieux. Pourtant, il a beaucoup changé, lui aussi, principalement à cause des cultures. Ces immenses champs de maïs qui coupent désormais la lande en grands territoires de débouché, ce qui était exceptionnel autrefois. S'il n'est pas rare de chasser toute une journée, sans traverser de route ou bien peu, nous avons pas mal de ruisseaux, de marais, et beaucoup... mais beaucoup d'animaux.

Ce territoire à première vue si sauvage, cache derrière chacun de ses arbres quelqu'un qui vous épie, vous admire, ou vous renseigne suivant les sentiments qu'il éprouve envers vous. En quelques minutes, vous savez la chasse de votre ami qui découpe ce jour-là à quelques kilomètres de vous. Nous avons toujours l'impression que, sur ce pays plat, les idées fusent très vite, les rumeurs aussi d'ailleurs. Comment imaginer que ces quelques milliers d'hectares sont découpés en propriété de six ou sept hectares en moyenne.

Prenez la réglementation mentionnée au dos de votre permis de chasser obligeant chacun à avoir la permission du détenteur du droit de chasse et vous imaginez



Attaque à la billebaude.

(Photo : S. Levoye)

le travail de relations publiques ou amicales à entretenir.

Du coup, tous les prétextes sont bons. Que ce soit aux niveaux professionnel, communal, syndical, ou dans le milieu de la chasse par les sociétés ou des fonctions de louvetier, nous nous devons de trouver des moyens hors vénerie pour toucher et contacter tout le monde.

Bien sûr, il est plus facile de réaliser tout cela quand on est soi-même du coin. Mais, nous connaissons des exemples qui prouvent qu'avec beaucoup d'opiniâtreté on peut réussir son installation. Je crois profondément qu'avant de vouloir chasser dans les Landes, il faut aimer notre pays et ses coutumes. Une de ces coutumes est le droit de chasse pour chaque habitant d'une commune. De ce fait, chaque village compte beaucoup de chasseurs, notamment aux chiens courants, qui s'amuse beaucoup au lièvre, au renard ou au cochon. C'est de la véritable petite vénerie, d'où la difficulté d'y chasser le lièvre à courre. Cependant quatre ou cinq équipages y ont admirablement réussi en déployant tout leur savoir-faire. Tous les autres chassent le chevreuil: Animal si peu nombreux après la guerre que

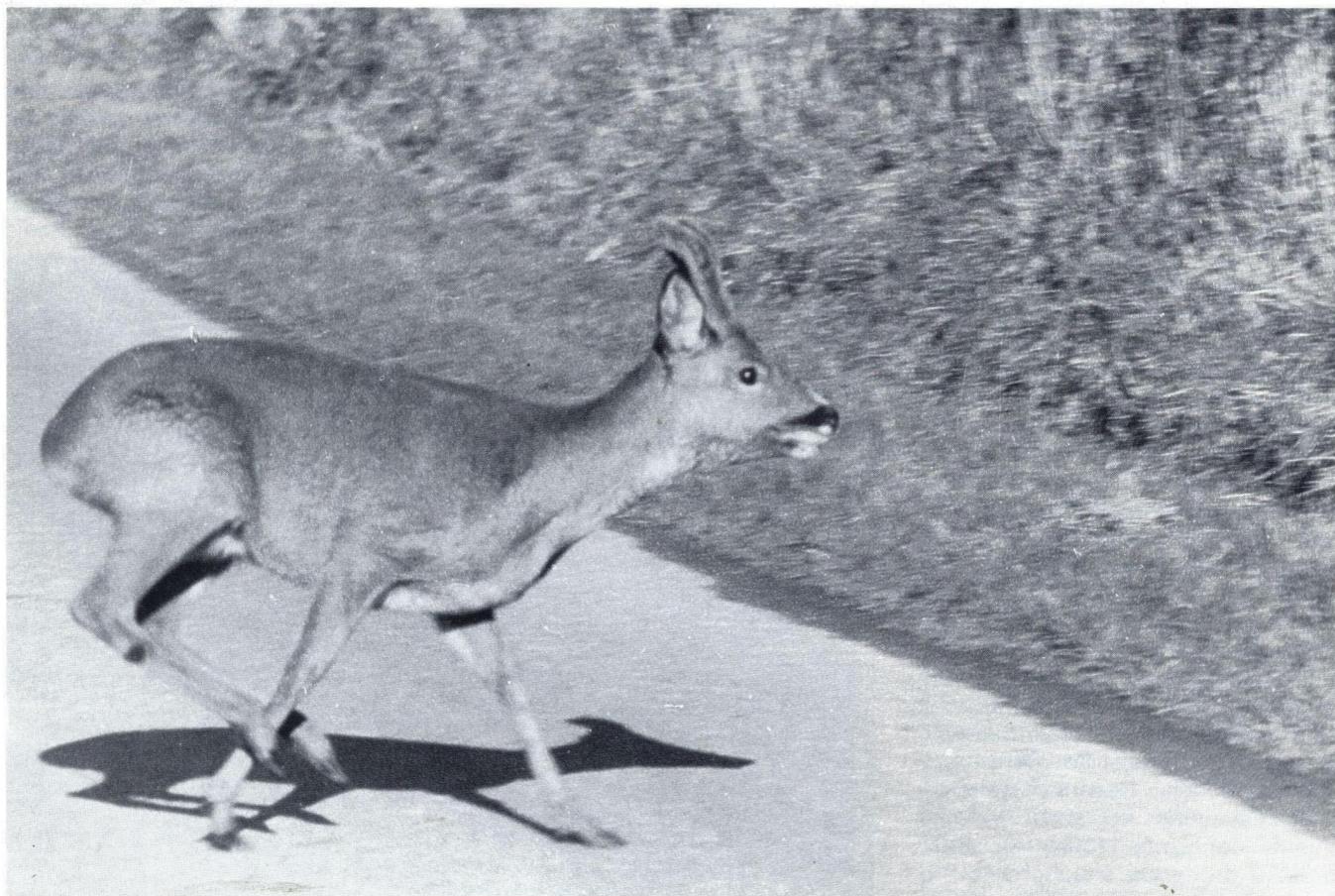


L'animal a fait le goudron.

(Photo : S. Levoye)

Jean Cruse, pour épargner quelques buissons creux, s'était obligé, chaque année, d'en lâcher. Il est difficile d'évoquer la vénerie locale sans dire un mot du Saint Raphaël et de son maître d'équipage Jean Cruse qui a forgé toute une génération de veneurs. Quel honneur pour moi, grâce à notre amitié avec Henri-François et Guillemette Cruse, d'avoir récu-

péré, il y a deux ans, une dizaine de ces chiens d'exception ainsi que l'expérience de leur maître. Je suis un peu jeune pour avoir bien connu Jean Cruse, même s'il me fit mes premiers honneurs en 1965 à Marcheprine. En 1945, il menait le seul équipage de toute la région. Il y en avait trente-huit lors de sa disparition. Quelle réussite d'avoir su harmoniser ou



(Photo : A. de Latrolière)

favoriser toutes ces créations. Grâce au Saint Raphaël il n'y a pas eu de coupure dans le temps, et nous pouvons affirmer que la vénerie est une tradition régionale. Son classicisme à la chasse nous a beaucoup marqués par son respect des grandes règles de la vénerie, de ses chiens et par sa tenue toujours irréprochable.

Mon école continua ensuite avec le Rallye Merrein qui venait de reprendre son indépendance. J'y fetais mes quinze ans et me forgeais mes plus solides amitiés que cela soit avec Bernard Despax ou Jean-Denis Cruse. Vingt-cinq ans plus tard nous partageons les mêmes passions, pas toujours ensemble mais toujours très complices, aidés en cela autrefois par nos parents, aujourd'hui par nos épouses et par nos enfants.



Curée. Décembre 1990.

(Photo : S. Levoye)

Chasse du 16 mars 1983

Rendez-vous à Tanon à midi. Nous sommes deux à cheval, Tony et moi... et une voiture. Attaqué une grosse chèvre qui après une chasse longue et difficile se fait prendre à Sore à 19 heures. C'est à la nuit tombante que nous faisons sur place la curée, éclairés par les phares de notre unique voiture. Ses occupants étaient trois jeunes veneurs de la région lyonnaise. Ils m'avaient fait part la veille, par téléphone, de leur souhait de nous suivre alors qu'ils se trouvaient dans les Landes, je crois par hasard. Ce jeudi soir, j'étais très admiratif qu'ils aient suivi sans connaître le pays, mais surtout très reconnaissant car leur présence nous évitait une retraite de plus de quinze kilomètres. Nous laissons donc nos montures et les chiens, puis nous montons dans leur voiture pour nous apercevoir que leur jauge d'essence indiquait un manque de carburant évident. Ajoutez à cela que nous nous sommes très vite rendus compte que s'ils avaient admirablement suivi la chasse, ils étaient incapables dans ce labyrinthe de pistes et de chemins de retrouver leur route.

Bien entendu, à trois kilomètres des camions, panne sèche. Nous les abandonnons dans le bois, terrorisés, et partons à pied leur promettant notre retour car les chiens... attendaient. Nous arrivons aux camions, j'ai une seconde d'hésitation et nous repassons les prendre. Le premier village étant à sept ou huit kilomè-

tres, il était hors de question de faire l'aller et le retour, le temps étant précieux, les chiens... attendaient. Rapidement, je baisse le pont de mon van, installe un jeune dans la voiture, dit aux autres de tout pousser dans le van et notre conducteur se retrouve avec la barre de poitrail sous le nez sans avoir eu le temps de dire ouf ! Avec les surfaix des chevaux je fais tenir le pont et nous partons. Mais, les chiens attendaient... toujours !

Repensant à ma chasse, j'oublie en peu de temps mon passager qui, au bout de deux virages, devait se croire en pleine traversée du Cap Horn.

Enfin nous trouvons un poste d'essence. En me précipitant je dégage mes surfaix, fait reculer la voiture et part aussitôt, laissant le garagiste et mes trois Lyonnais sidérés. Je n'en eu plus jamais aucune nouvelle et m'excuse auprès d'eux de mon empressement même si, avec mon beau-frère, leur mésaventure nous amusa toute la soirée.

Une nouvelle saison va se terminer. Comme toutes les précédentes elle nous apporta beaucoup d'imprévus et des moments inou-

bliables. Je ne peux pas terminer ce petit mot sans dire combien l'équipage fut heureux qu'Henri-François et Guillemette, Nicole Tesseron, Georges Krassinine, Françoise de Villeneuve et les Fonscolombes rejoignent Poussignac. Déjà une longue amitié nous liait à chacun d'eux et leur expérience alliée à leur gentillesse ont été d'un grand apport depuis deux ans. Sans oublier ces grands chiens que sont Ugo, Acajou, Dagobert et les autres. Quelle race de grands chasseurs qui, couplés avec ceux de Poussignac, a donné un tonus et une qualité à la meute que nous avons réellement appréciée cette année.

Permettez-moi ici de saluer tous mes boutons, mes suiveurs de Saint-Symphorien. De mon bureau, j'entends les chiens du chenil réclamer ma visite, impatients qu'ils sont de retrouver cette lande et la voie d'un beau brocart. Je suis convaincu, que la trentaine d'équipages qui chassent dans ce pays, s'ils continuent à préserver ou à améliorer leur environnement, ont beaucoup de belles années devant eux.

Henri de Lavergne de Cerval

